



Association des amis du musée du Service de santé des armées au Val-de-Grâce

Bulletin N° 40 - Décembre 2014

Rédacteur en chef : M. Bazot

Sommaire

<i>Le mot du président</i>	1
<i>Lu pour vous</i>	
<i>Les médecins dans la Grande Guerre</i>	
<i>Paul Voivenel</i>	2
<i>Lucien Laby</i>	4
<i>La Grande Guerre et les romanciers</i>	
<i>Notes de lectures</i>	5
<i>Livres reçus à la rédaction</i>	6
<i>Les sauts opérationnels des ACP en Indochine</i>	7
<i>Écho des Colloques</i>	8
<i>Écho des expositions</i>	8
<i>Varia : Alexandre Borodine</i>	10
<i>Musique au Val-de-Grâce</i>	11
<i>Notre Assemblée générale</i>	
<i>Vos candidatures</i>	12
<i>Message du trésorier</i>	12
<i>Prochains colloques</i>	12

Le président
et les
administrateurs de
l'AAMSSA
sont heureux de vous
présenter

Lorsque les romanciers s'emparent de l'Histoire

Remarquablement orchestrées par la « Mission du Centenaire » (même si l'on peut déplorer qu'elle n'ait pas accordé son label à notre prochain colloque !), les manifestations commémoratives, les congrès, les conférences, les expositions, les sites internet spécialisés et les spectacles thématiques suscitent et alimentent l'intérêt du grand public.

Le centenaire de la Grande Guerre est également l'occasion d'une véritable déferlante éditoriale et médiatique. (Je ne reviendrai pas ici sur certaines dérives idéologiques qui visent à privilégier des aspects historiques certes réels – fusillés pour l'exemple, insoumissions, incompétence des chefs – mais sans les mettre en perspective avec le contexte historique général).

Dans ce vaste mouvement, les rééditions de romans contemporains du conflit et les parutions nouvelles se multiplient, d'un prix Goncourt 1916, *Le feu* d'Henri Barbusse, au prix Goncourt 2013, *Au revoir la haut*, de Pierre Lemaitre, en passant par les Genevoix, Dorgelès et bien d'autres.

L'intérêt économique pour la filière concernée est indiscutable : *Pour le commerce, la guerre présente beaucoup d'avantages, même après... "(1)*

Faudrait-il ne retenir chez nos romanciers contemporains que cette simple démarche opportuniste ? De fait, l'analyse de leurs motivations à écrire sur la guerre s'inscrit souvent à l'encontre de ce préjugé. Quelques exemples : Auteur du *Collier rouge*, J-C Rufin, élevé par un grand-père médecin qui fit la guerre de 14, s'inspire d'un fait réel ; Louisa Young avait une grand-mère impliquée dans une équipe de chirurgie maxillo-faciale ; les recherches sur un grand oncle tué au chemin des Dames ont amené Maryline Martin à écrire *Les Dames du chemin*, etc. (cf. page 6).

Au nom de quelles raisons devraient-ils d'ailleurs se tenir à l'écart de cette vague que tous alimentent... L'historien livre ses connaissances, le témoin direct a donné le récit de son vécu, le romancier s'en nourrit. Mais à travers la vie de ses personnages et grâce à son talent d'évocation, il procure au lecteur une extraordinaire capacité d'évasion et de représentation affective des événements.

Des romans, certes, mais aussi une ouverture et peut-être le désir d'en savoir davantage pour ceux que l'austérité des travaux historiques rebute ou n'intéresse pas encore. C'est dire l'intérêt que peut revêtir le roman - et pour les plus jeunes la bande dessinée – dans la sensibilisation du grand public.

N'oublions pas dans le choix de nos cadeaux de Noël ce rôle de « passeur » de l'Histoire du bon romancier...

Joyeux Noël et bonne année 2015 !

Maurice Bazot

Lu pour vous

Par le MGI (2s) Maurice Bazot

Des médecins dans la Grande Guerre

Paul Voivenel (1880-1975)

Lucien Laby (1892- 1982)

Paul Voivenel

À la lecture de vos ouvrages, "je vous ai suivi jour après jour, au long du passé retrouvé. Retrouvé ? Comment parler ici de rencontres, de souvenirs ? Rien de tout cela n'est passé, rien ne s'est effacé pour ceux que la guerre a marqués. Je le savais sans y songer assez. Je viens d'en reprendre conscience à vos côtés : de sorte que je ne sais plus si cela, qui fut votre vie, ressemble à ce que j'ai vécu : indignation, pitié, mépris, exaltation, résignation, gaieté, révolte, c'est vous, c'est moi ; nous tous qui avons été voués".

Maurice Genevoix, de l'Académie française

"Les effets de la guerre des gaz ont été redoutables. Les gaz avaient une double action : action réelle, physique et action morale. Des deux, l'action morale était peut-être la plus redoutable au début, alors que ce facteur était encore mystérieux, apportant avec lui toutes les terreurs et les hypothèses du danger inconnu, alors surtout que nos troupes n'étaient pas munies de moyens de protection ou n'avaient que des moyens rudimentaires et peu pratiques"

Paul Voivenel

Paul Voivenel naît le 24 septembre 1880 à Séméac (Hautes Pyrénées). Orphelin de mère à 18 mois, de père à six ans, il est élevé à Tarbes par sa belle-mère. "Condamné par la médecine" dans l'adolescence, sa guérison est à l'origine de sa vocation médicale.

En troisième année à l'université de Toulouse, il interrompt ses études médicales pour effectuer son service national. À l'issue, il est brillamment reçu au concours de l'externat puis de l'internat. En 1903, il épouse Marie Louise Teulière à Capoulet, en Ariège (qui deviendra sa ville natale "de cœur").

Deux disciplines l'attirent, la chirurgie et la psychiatrie, cette dernière finissant par l'emporter car il a présenté des troubles anxio-phobiques qu'il tentait de masquer par

une attitude souvent provocatrice. De 1908 à 1912, il assure les fonctions de chef de clinique à une époque où la neurologie et la psychiatrie connaissent une profonde révolution et s'ouvrent à de nombreux courants. Sans passer sous silence l'importance de la neuro-anatomie, il va soutenir une thèse portant sur le problème de l'inspiration dans la création littéraire et de ses liens potentiels avec la pathologie mentale.

Jusqu'en 1912, il déborde d'activités, ouvre un cabinet médical, multiplie les publications, fait des conférences, des émissions à la radio de Toulouse, devient journaliste au Mercure de France et dirigeant sportif (rugby). En septembre 1913, lors d'une grande manœuvre, sa notoriété va s'accroître dans les suites du sauvetage inespéré d'un attaché d'ambassade allemand, Von Winterfeld, grièvement blessé et intransportable. Aide-major réserviste, Voivenel avait décidé avec un chirurgien local de l'opérer sur place.

La Grande Guerre

Il a 34 ans lorsqu'il rejoint pour 50 mois la 67^e division, composée de régiments du Sud-Ouest. Médecin aide-major du 57^e régiment, il est médecin de bataillon au 211^e régiment d'infanterie en octobre 1914. Après les combats de La Marne, c'est la boue des tranchées, les combats sanglants, Verdun, le Chemin des Dames... "Le poste de secours est encombré. Les blessés

s'entassaient. Le sol se couvre de portions rougies et gluantes de vêtements. L'odeur fade du sang écœure [...] Les brancards passent difficilement. Nous piétinons dans un mélange roussâtre de bave, d'eau, de sang et de coton jeté après étanchement sur le sol...". En février 1916, la division décimée, le 211^e régiment dissous, Voivenel refuse un poste à l'intérieur pour rester dans "sa division". Il exerce alors les fonctions de médecin-chef d'ambulance, la 15/6, jusqu'en juillet 1918, date à laquelle il est nommé médecin chef d'une des premières ambulances Z spécialisées dans le traitement des gazés. Il termine la guerre avec six citations, le grade de lieutenant-colonel et officier de la Légion d'honneur.

Ce témoin exceptionnel a tenu tout au long de la guerre un carnet quotidien ("*observer et noter, c'est se défendre contre la peur*") Son vécu et son expérience se retrouvent dans quatre ouvrages destinés à un large public, publiés entre 1917 et 1918 : *Le courage, Le cafard, La psychologie du soldat, La guerre des gaz*.

QuickTime™ et un décodeur sont requis pour visionner cette image.

Une approche sociologique du combattant

Pour Voivenel, les premiers mois de guerre ressemblent *"au stade d'infection aiguë des grandes maladies. La fatigue au maximum, à cause des marches forcées. L'émotion au maximum à cause des batailles forcenées. Aucun entraînement ni à l'une ni à l'autre. Dès le premier contact avec la mort, un état d'angoisse, d'anxiété dont la fatigue et l'émotion multiplient les effets"*. Ce temps de *"sidération"* est suivi d'une période d'adaptation avec la mise en place de stratégies de lutte contre la peur étayées par le collectif, avec l'appartenance à un groupe soumis au même sort, avec un chef partageant les mêmes souffrances. Ainsi le fatalisme et l'acceptation du sacrifice qui en découle, trouvent davantage leur source dans l'esprit de corps que dans le patriotisme. Le civil – issu de classes sociales si différentes – se transforme en un *"soldat indifférencié"*, un *"poilu, sale, hirsute, couvert de poux"* qui se fond dans une nouvelle société, celle des tranchées. C'est une véritable *"digestion des individualités"* consolidée par les cérémonies collectives. L'adoption d'un langage commun dédramatisant, l'argot des tranchées en est une traduction (*"les marmites"* pour les obus meurtriers, *"La vaillante, la joyeuse"* pour désigner les pièces d'artillerie). Succède à cette période une organisation de l'environnement immédiat. *"On aménage son secteur, "sa cagna" pour la rendre confortable. Les animaux de compagnie apparaissent. Le soldat prend plus soin de sa personne"*. On organise les loisirs. C'est la naissance de l'art des tranchées. Ainsi, le poilu s'éloigne-t-il de l'obsession de la mort. Fin 1917, *"l'être social a repris ses droits"*. Les classes sociales *"mêlées au début, fusionnées par la même flambée émotionnelle, se sont peu à peu différenciées de nouveau"*.

Une approche psychopathologique

Confronté aux troubles mentaux de guerre, Voivenel va développer une réflexion originale et profondément novatrice, en décalage avec les médecins de sa génération dont les constats sont élaborés loin du front à partir des évacués (*"Les névroses de guerre sont presque toutes des manifestations hystériques [...]. Nous avons renvoyé au front 91% de tous les malades nerveux"* écrit André Léri octobre 1915). Dès la deuxième année du conflit, les psychonévroses de guerre suscitent en effet de nombreux débats chez les aliénistes et les neurologues en raison de leur fréquence, de leur extrême variété, de la nécessité de maintenir les effectifs et de leurs conséquences médico-légales potentielles (désertions, refus d'obéissance, infractions aux consignes). Les troubles du comportement passibles du code de justice militaire amènent les aliénistes à intervenir en tant qu'expert devant les comités de réforme et les conseils de guerre avec l'objectif d'opérer une délicate différenciation entre *"simulateurs"* et *"mentaux"*. Les partisans d'une origine psychique (prédisposition, hystérie) et ceux d'une origine organique (syndrome commotionnel) s'affrontent. Le rôle des émotions brutales ou d'un *"traumatisme psychique"* – comme on dirait de nos jours – est très controversé. La névrose traumatique, pourtant décrite par Oppenheim en 1884, n'émerge pas des constats cliniques et des discussions savantes, si ce n'est chez Voivenel, qui insiste sur la

dimension étiopathogénique essentielle des émotions vécues. Pour lui, le *"cafard"* des périodes de calme est lié *"à la série indiscontinue de petits chocs émotifs répétés, de petites hémorragies de la sensibilité. Véritable état de neurasthénie acquise"*, alors que les troubles aigus survenant lors de la guerre de mouvement sont des troubles du comportement liés à une émotion violente. Comme les auteurs contemporains, il ne fait pas de ces syndromes une pathologie liée à une prédisposition car *"la peur est un caractère biologique, naturel, existant chez tout homme confronté à une situation de danger"*.

Le traitement des gazés

Dès 1915 surviennent les premières attaques par les gaz de combat. Voivenel doit y faire face à partir de juin 1916 en tant que médecin d'ambulance. Ces structures sous tente peuvent se transformer en hôpitaux de 100 à 300 lits où sont triés les blessés avant l'évacuation des plus atteints vers les hôpitaux d'origine d'étape (H.O.E). *"Nous étions saisis au cœur par le spectacle de nos malades. Dans chaque salle, un infirmier administrait l'ipéca, un autre faisait jaillir les veines, l'autre administrait l'oxygène. Contenu stomacal visqueux et liquide pulmonaire mousseux coulaient au pied de chaque lit, la misérable pourpre du sang tachait les draps. Les yeux convulsés, la bouche engorgée, les agonisants aspiraient l'oxygène qui ne trouvait pas à se loger dans les alvéoles pulmonaires remplies d'eau. Deux seulement avaient la triste chance de délirer et voulaient se jeter sur l'ennemi qui attaquait"*. Au cours des années 1916-1917, le rôle des ambulances est essentiellement préventif (préparation artisanale de lunettes et de *"masques"*), instruction des combattants. S'agissant des soins, *"Chacun y allait de sa recette personnelle en allant voir comment se débrouillaient les autres"*.

Voivenel met alors en œuvre un traitement adapté et il obtient ainsi des résultats supérieurs à ceux des autres ambulances. Avec Huot, il publie ses résultats : au lieu de l'évacuation rapide prescrite par les textes en vigueur, il décide de *"soigner le plus près possible de la ligne de feu, les suffoqués en évitant les déplacements [...]. Les gaz suffoquants agissant électivement sur le poumon, c'est l'œdème pulmonaire aigu qui commande tout. Il faut soigner le malade comme un noyé [...] À leur arrivée, tous les malades ont été couchés, immobilisés, réchauffés [...] Il faut faire vomir à tout prix le malade et ne pas avoir peur des hautes doses [...] La saignée doit être rapide et agit de façon surprenante [...] L'oxygénation ne doit pas être oubliée"*. Considéré comme un spécialiste des gaz le Haut Commandement lui confie le traitement des intoxiqués en août 1917, lors de l'attaque du Chemin des Dames. C'est la confrontation aux insidieux gaz vésicants et à leur odeur moutarde. Ils brûlent toutes les parties du corps exposées et les poumons. Grâce à *"des équipes constituées comme le sont les équipes chirurgicales"* il isole, douche, soigne les malades, stocke à l'abri des contacts les vêtements. L'efficacité de l'ambulance 15/6 lui vaut une citation collective à l'ordre du 39^e Corps d'armée, le 3 novembre 1917 : *"Grâce à l'habile direction de Monsieur le médecin major de 2^e classe Voivenel et au*

dévouement d'un personnel bien instruit, l'ambulance 15/6 a su faire face à une situation grave et est parvenue à donner les soins nécessaires en un temps très court à près de 1300 militaires intoxiqués ou vésiqués par les gaz ennemis". En Juillet 1918 sont enfin créées les ambulances gazières dites "Z". Voivenel est logiquement choisi pour prendre la tête d'une des toutes premières d'entre elles.

Démobilisé début 1919 et de retour sur Toulouse, il se consacre aux survivants, à ses frères d'arme. Il s'occupe bénévolement du centre de neuropsychiatrie des armées jusqu'à sa fermeture en 1921. Il exprime son "culte" des morts en faisant ériger deux monuments dus au talent de Bourdelle. Il publie les quatre tomes de ses mémoires intitulées "Avec la 67^e division de Réserve" que l'Académie française distingue en 1939 en lui décernant le prix Montyon.

Définitivement marqué par ce qu'il vécut pendant la guerre, Voivenel fut un homme aux multiples facettes : médecin à orientation neuropsychiatrique, grand amateur de rugby, conférencier, écrivain, journaliste, médecin aux armées novateur. Il apporta son aide aux résistants et aux juifs tout en restant ardent pétainiste. D'où une zone d'ombre qui contribua à faire oublier la valeur de ses travaux.

Source : Cécile Lestrade. Un médecin et son époque : vie et œuvre du docteur Paul Voivenel (1880-1975).

Thèse de doctorat. Faculté de médecine, Université Paul Sabatier ; Toulouse ; 1998.

Lucien Laby

"Le sol tremble, je peux à peine écrire -15 mars 1916"

"La canonnade fait rage : au moment où j'écris ces lignes, on s'entend à peine - 17 avril 1917".

Lucien Laby nous livre dans ses carnets de médecin des tranchées, écrits au jour le jour, un témoignage fascinant. On pénètre avec lui dans le quotidien d'un médecin du front. Si les périodes d'accalmie ne donnent lieu qu'à quelques lignes laconiques (*dimanche 21 février : tranchées-neige-vent-pluies*), il nous plonge dans l'horreur des combats par des descriptions détaillées souvent illustrées de sa main.

Un vécu dont une simple évocation ne saurait rendre compte.

Il faut lire les carnets de l'aspirant Laby.

Lucien Laby est né à Reims en 1892 où son père, pharmacien, avait son officine. Lorsque la guerre éclate, il est élève à l'École du Service de santé militaire de Lyon. Affecté avec le grade d'aspirant au titre de médecin auxiliaire dans la 56^e division d'infanterie de réserve, il assure la gestion d'un groupe de brancardiers. Il souffre de la retraite française. Après la bataille de la Marne, sa division est engagée dans les combats qui se déroulent sur l'Aisne, puis dans la Somme, jusqu'au printemps 1915. (Ce qui lui donnera l'occasion, à de brèves reprises, de voir sa famille qui avait déplacé son foyer à Lignières, au sud-ouest d'Amiens). Il assure jusqu'en 1917 les missions de médecin de bataillon au 294^e régiment d'infanterie : premiers soins aux blessés et évacuations depuis les postes de secours situés immédiatement à l'arrière des premières lignes. Il est de tous les combats les plus intenses ; l'offensive de Champagne, la bataille de Verdun, la bataille de la Somme, l'offensive du Chemin des Dames. En octobre 1917, il est affecté dans une ambulance chirurgicale. Après avoir vécu la guerre "en direct", sa violence, des conditions de vie et d'exercice les plus précaires, impensables, il retrouve une activité médicale "normale" à l'écart du front. Ayant survécu aux atteintes de la grippe espagnole, il rejoindra l'École de Lyon avec le grade d'aide-major, dans l'euphorie festive de la victoire, avec la croix de guerre, cinq citations et le bonheur longtemps désiré d'être détenteur de la médaille militaire.



Le médecin combattant

L'attitude de Lucien Laby pourrait dérouter et surprendre nos contemporains – médecins en particulier – s'ils ne faisaient pas l'effort de se plonger dans le contexte de l'époque. Le sentiment national et le patriotisme sont alors des valeurs sacrées et exacerbées. La grande majorité de la population, "revencharde", haineuse à l'égard du "boche" est prête à en découdre. Le Dr Laby participe de cette ambiance au point de penser – comme beaucoup de ses collègues – que la fonction médicale fait de lui un sous-combattant : *"Je serais tellement vexé d'arriver à la fin de la guerre sans avoir tué un prussien au moins (5 novembre 1914) "*. Il va mettre son projet à exécution, *"sans brassard mais avec un fusil Lebel"*, avec la complicité d'un jeune officier et en dépit des ordres reçus. *"J'ai fait mon devoir de français [...] et maintenant c'est bien de meilleur cœur que je ferai mon devoir de médecin"* (9 novembre 1914). On le verra par la suite prendre des risques pour relever et donner des soins à des combattants ennemis, même si les nôtres gardent toujours la priorité... Ce n'est pas le moindre paradoxe d'un conflit inhumain.

Le soignant

Le ramassage des blessés, souvent impossible de jour, conduit à un engorgement du poste de secours à chaque offensive. Blessés graves et éclopés s'y entassent en raison des difficultés à procéder à leur évacuation. Les conditions d'exercice dépassent l'imagination, dans le danger partagé, la boue, le froid, souvent sans éclairage ; à découvert, sous la pluie à chaque fois qu'une "marmite" dévaste le poste de secours. *"On panse les plaies en tâtant pour juger de leur place, de leur étendue, avec les doigts pleins de boue"*.

La nature des plaies traduit la puissance de feu pour la première fois mise en œuvre. Les corps sont mutilés, déchiquetés, les blessures multiples. Laby se livre à des descriptions précises, sans concession : là un cadavre projeté dans un arbre, ici un enseveli qui geint mais qu'on ne peut tirer de sa gangue de terre, là un éviscéré, ici la béance d'un visage privé de mâchoire inférieure, ici la moitié d'un cerveau qui vous tombe dans la main au moment de bander un crâne...

Un témoin exceptionnel

D'autres médecins du front ont traduit la guerre dans leurs carnets. Pour eux, l'écriture était un

exutoire avoué contre les émotions et la peur. Comparé à eux, Laby paraît froid, insensible. Son langage est cru, avec énumération de toutes les injures possibles à l'égard de l'Allemand. Aucune censure ne vient faire le moindre obstacle aux descriptions de ses actes, des champs de bataille, des événements et des hommes, avec leur grandeur ou leur faiblesse. (Il évoque ainsi l'élasticité des corps des victimes allemandes sur lesquelles on marche dans les tranchées). Il décrit avec les expressions du temps la folie de quelques-uns, sans se priver de jugements de valeur. Devant le suicide d'un soldat qui *"se pend de peur d'être tué"*, il conclut : *"Salaud... Quel lâche!! "*. Des dessins de talent complètent sa vision de la guerre (il en fait commerce lors de ses permissions !).

Insensible ? Sa "cuirasse" se fend parfois à la vue de la longue agonie d'un "boche" qui ressemble à un proche, à la vue d'un ami mortellement blessé. Il se cache alors pour pleurer.

"Lorsque mon commandant B. passe sur son brancard, les poilus – qui sont à plat ventre car les balles sifflent dru – se dressent spontanément et présentent les armes, au garde à vous. C'est poignant".

Mais la plupart du temps il se contrôle et se comporte en vaillant combattant, appréciant de voir ses chefs apprécier son attitude. Il dit aussi son admiration devant le courage des brancardiers qui paient un lourd tribut, devant celui d'officiers qui agonisent sans se plaindre, devant celui d'un soldat qui achève de se libérer avec son propre couteau d'une jambe qui ne tient plus que par un lambeau. Il comptabilise chaque jour le nombre des morts et des blessés, avec leur nom lorsqu'il en a connaissance.

Combattant, médecin héroïque, observateur tous azimuts, véritable correspondant de guerre... Pour tout cela, il faut tenir Lucien Laby comme un témoin exceptionnel de la Grande Guerre.

Maurice Bazot

Sources :

Stéphane Audoin-Rouzeau (présentation).

Les carnets de l'aspirant Laby. Médecin dans les tranchées. 28 juillet 1914 - 14 juillet 1919.

Paris : Éd. Bayard ; 2001. 345 p.

Les dessins de Lucien Laby : internet.

La Grande Guerre et les romanciers

Notes de lectures

Pour Jean-Christophe Rufin, « il n'est pas décent » pour un romancier de tenter de faire revivre la Grande Guerre. Les témoins directs l'ont fait en leur temps et de manière remarquable. Il faut les relire.

Il a donc pris le parti, comme Pierre Lemaitre de situer l'action de son roman dans l'immédiate après guerre. L'un comme l'autre tiennent avant tout à passionner le lecteur par une intrigue qui, au delà, contient un message.

Le collier rouge (Gallimard 2014),
de Jean-Christophe Rufin.

L'histoire s'inspire d'un fait réel. Un soir de beuverie, un héros de 14 fixe sa légion d'honneur au cou de son chien. Un juge rend visite au détenu et tente de comprendre ce geste.

L'animal qui suivit son maître dans les tranchées incarne symboliquement la fidélité, vertu ô combien respectable, fidélité qui dans la guerre se traduit par la défense de ses amis, de son pays. Mais il est un moment où « cette vertu animale » doit être transcendée, dépassée. Seul l'homme peut le faire en acceptant l'ennemi comme un autre lui-même. C'est ce questionnement « intérieur » qui habite le personnage central du roman.

À travers des personnages concrets, J-C. Rufin laisse entendre comment une position d'intransigeante fidélité peut devenir un défaut, un obstacle. Surmonté, il a permis à deux nations régulièrement en guerre de construire avec d'autres l'Europe et la Paix.

À l'opposé d'une œuvre antimilitariste à la Barbusse, il s'agit d'un roman humaniste, teinté d'optimisme.

Au revoir là-haut (Albin Michel 2013), de Pierre Lemaître.

Une gueule cassée emprunte l'identité d'un mort pour ne pas être confronté à l'horreur reflétée dans les yeux d'autrui. Avec un complice, lui aussi rescapé de la guerre, il monte une escroquerie gigantesque, avec la vente de monuments aux morts fictifs. Un véritable blasphème à une époque où le culte des morts est à son apogée. Après avoir campé de façon magistrale la guerre et sa violence, l'auteur nous tient en haleine dans ce qui relève d'une véritable histoire policière pleine de rebondissements.

Mais lui aussi entend souligner un fait. La France de l'époque, toute à la commémoration des héros morts pour la patrie, a négligé le sort des survivants. Ainsi par exemple, dans l'immédiate après-guerre, les gueules cassées n'étaient pas reconnues par le code des pensions militaires d'invalidité, leurs blessures n'étant pas considérées invalidantes pour travailler, à l'inverse des amputés. Ils ne bénéficiaient donc d'aucune aide de l'État.

Animés par différentes motivations, d'autres romanciers n'ont pas hésité « à faire revivre » la guerre.

Les dames du chemin (Glyphes éd. 2013), par Maryline Martin ;

Ce petit recueil de nouvelles inspirées de la Grande Guerre apporte quelque chose de neuf, de poignant.

Des personnages bien campés se succèdent, hommes, femmes, enfants dans leur intimité et leur vécu, servis par un style remarquable parfois rehaussés d'images qui relèvent de la poésie.

Cet ouvrage a reçu le label de la *mission ministérielle centenaire 14-18*, et le mérite !

Je voulais te dire (Baker Street ed. 2001 ; 2011 pour la traduction française).

Ravages (Borough press ed. 2014 ; Baker Street pour la traduction française).

Dans ces deux ouvrages où se poursuit la même histoire, Louisa Young relate les aléas de l'existence de deux survivants de la Grande Guerre, l'un touché dans son corps, défiguré, le second dans son être, un blessé psychique. Tous deux vont connaître des difficultés relationnelles avec leur famille, leur entourage social. Mais leurs souffrances ne sont pas de même nature.

Gueule cassée, Riley a dû passer par le long calvaire d'une réparation maxillo-faciale. L'auteur parvient à évoquer le détail des techniques chirurgicales employées sans que cette vulgarisation ne paraisse par trop « plaquée » sur le romanesque. Elle suggère également de façon magistrale ses difficultés à reconstruire une nouvelle identité avec un visage modifié où seul les yeux restent les témoins de l'original, à affronter le regard de l'autre, à surmonter le rejet ou l'angoisse qu'il suscite aussi bien chez ses proches que lors de la recherche d'un travail. Mais il s'agit là malgré tout d'un hymne à la vie et à l'amour.

Toutefois, sans sous-estimer la qualité du tableau, on peut retrouver dans la littérature la description d'un tel parcours.

Il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de Peter, l'officier traumatisé psychique, sombrant dans l'alcoolisme pour fuir ses fantômes. C'est à ma connaissance la première fois dans un roman que le psycho syndrome post traumatique est abordé de façon si détaillée, subtile et humaniste. La confrontation intime à la mort a créé d'irréparables dégâts. La blessure invisible est ineffable, la douleur morale intense surtout lorsqu'elle s'accompagne d'un fort sentiment de culpabilité. Survivant, Peter « n'a pas su sauver ses hommes ». Le revécu inopiné des scènes traumatiques lui interdit tout investissement. Tout mouvement affectif est bloqué dès qu'au moindre rapprochement des corps, c'est la sensation du corps de l'ami blessé qui s'interpose : il le porte, sanguinolent, moribond, sa tête contre son épaule ; il est là comme au moment de l'événement initial, toujours présent, actuel. Les reviviscences nocturnes peuplent la nuit de cauchemars, empêchent le sommeil, appellent à la recherche d'un apaisement dans l'alcool, le repli, l'isolement. L'attitude de l'épouse et de l'entourage, qu'un gouffre d'incompréhension sépare du traumatisé, est également remarquablement dépeinte. Mieux qu'avec un traité de psychiatrie, le lecteur est à même de ressentir la nature singulière de cette souffrance, si difficilement traduisible.

Maurice Bazot

Livres reçus à la rédaction

Xavier Riaud & Philippe Brousseau.

Odontologie médico-légale et serial killers, la dent qui en savait trop.

Collection Médecine à travers les siècles. Paris : L'Harmattan 2014. 312 p. www.editions-harmattan.fr

Alain Mounier-Kuhn.

Les médecins militaires français au XIX^e siècle.

Paris : Glyphes éd. 2014. 860 p.

Au XIX^e siècle, l'armée française est engagée dans des combats nombreux et sanglants. Les médecins militaires doivent soigner des blessés innombrables, souvent sévèrement atteints par les armes modernes. La médecine militaire doit donc se structurer. Elle le fait en modernisant les écoles de médecine navale et les hôpitaux d'instruction des armées de Terre. L'École d'application du Val-de-Grâce ouvre en 1850. L'auteur nous fait vivre ces évolutions en suivant la carrière de plus de 300 médecins militaires et expose les difficultés auxquelles ils ont dû faire face. Alors que le corps de santé de l'armée de Terre tente de se libérer du joug de l'intendance, les médecins de la Marine affrontent les maladies tropicales. Préface de Bernard Brisou.

Marie-Dominique Colas.

Le visage des hommes 1914-1918. Un face à face avec le blessé de guerre.

Paris : Lavauzelle ; 2014. 250 p.

Il s'agit d'un remarquable ouvrage inspiré de la thèse qui valut à son auteur d'être lauréat du prix d'histoire de la médecine aux armées. Un style remarquable qui traduit le profond humanisme et l'engagement de notre collègue au profit de ceux qui ont choisi de servir leur pays

Jean Goasguen.

Un médecin de marine au Sénégal (1882-1884.

Souvenirs de Louis Carrade.

Paris : L'Harmattan ; 2013. 476 p.

Louis Carrade, né en 1859, diplômé de l'école de médecine navale de Toulouse, est affecté au Sénégal en 1882. De là-bas, il écrira à ses parents de nombreuses lettres dont 78 sont présentées ici. Il y raconte sa vie quotidienne, ses aventures, ses démêlés avec les autorités administratives locales et les Maures. Ce témoignage est celui d'un européen de son époque dont le rêve colonial associe aventure, patriotisme, idéal missionnaire et supériorité sur les Noirs.

Léon Lecerf

1914-1918 Regard d'un médecin militaire.

Charles Hérissey Éd. 2005. 124 p.

Le docteur Léon Lecerf a été mobilisé dès le début de la Grande Guerre. Il a été affecté à la 40^e Division du 6^e Corps d'Armée de la III^e Armée commandée par le général Savail.

C'est ainsi qu'il participe en tant que médecin militaire à la bataille de la Marne, aux offensives de Champagne de 1915, et à la bataille de Verdun, avant de prendre la direction d'un hôpital militaire en Bretagne. Ses fonctions l'amènent à être à quelques encablures du front. Après la médecine, le docteur Léon Lecerf consacre son temps à sa passion : la photo. C'est ainsi qu'il a pu nous laisser ce témoignage

Les sauts opérationnels des antennes chirurgicales parachutistes en Indochine

L'histoire des antennes chirurgicales et de leur rôle dans le soutien chirurgical opérationnel mérite d'être mieux connue bien que de nombreuses études aient été consacrées à leur emploi. C'est une voie ouverte aux chercheurs.

Limité aux sauts opérationnels des ACP, le cadre de l'article ne permettait pas d'aborder leur participation aux autres opérations aéroportées ou terrestres qui occupent une place importante dans l'histoire des ACP. Vingt-neuf médecins ont été médecins chefs d'ACP, dont deux médecins de réserve. On compte 18 médecins des Troupes coloniales et un médecin de la Marine. Quatorze ont sauté avec leur antenne en opérations : Arrighi (2 fois), Chauvin, Coyne, Delacroix (6), Dillé (2), Fourès (2), Gariou, Gary (3), Gomez (2), Hantz, Resillot, Rit, Rougerie (2), Vidal.

Les noms des 15 autres médecins chefs d'ACP doivent être rappelés dans cette présentation : Bergeron, Bizien, Bonnel, Carloz, Chatenier, Derrien, Fustec, Gauvrit, Maître, Millon, Mottu, Robert, Robin, Thomas, Velten.

Cet article, illustré, comprend la relation des sauts des ACP dans le cadre des opérations, avec le bilan chirurgical et des observations sur leur emploi. Il comprend aussi quelques données biographiques et la mention des citations collectives attribuées aux ACP. La dernière partie, consacrée au "drame des médecins de Dien Bien Phu" et enrichie de données référencées, ne sera pas lue sans émotion.

Évalué à 24 ou 25, le nombre de sauts opérationnels des ACP à retenir désormais est de 27 pour la Guerre d'Indochine.

Nota : Photocopie de l'article en écrivant à l'auteur : Pierre-Jean Linon, 36 rue des Fontaines, 92310 Sèvres.



Photographie : Médecin Lieutenant Chauvin, ACP.2

Écho des colloques

« Gueules cassées, un nouveau visage »

Parler de « Gueules Cassées », c'est d'abord évoquer les blessés de la face de la Première Guerre mondiale. Pourtant toutes les guerres ont laissé et laissent derrière elles – c'est le cas des OPEX en cours – de nouvelles « gueules cassées », physiques et psychologiques. C'est pour tous ces blessés que l'Union des Blessés de la Face et de la Tête et la Fondation des « Gueules Cassées » ont organisé un rendez-vous exceptionnel sous le haut patronage du Président de la République. (L'UBFT a en effet étendu ses soutiens aux traumatisés psychiques, souffrant de « ces blessures invisibles »).

Ayant pour parrain l'académicien Jean-Christophe Rufin, le colloque international « Gueules Cassées, un nouveau visage » s'est tenu les 17 et 18 octobre 2014 à l'École Militaire à Paris, en présence de près de quatre cents participants.

Il avait été initié par le docteur Marie-Andrée Roze-Pellat, chef du service de chirurgie dentaire de l'Institution Nationale des Invalides et vice-présidente de la Fondation des "Gueules Cassées". Il comportait quatre sessions :

« *Histoires d'hommes – histoires d'institutions* », organisées et modérées par les Prs. Jean-Paul Amat et Olivier Forcade ;

« *Essor de la chirurgie maxillo-faciale* » (Modérateurs : Pr. Jean-Louis Blanc, Dr. François-Xavier Long). Dans ce cadre, le docteur Jean-Jacques Ferrandis – membre du comité d'organisation – a présenté une brillante communication consacrée aux hôpitaux militaires pendant la Première Guerre mondiale. À signaler également la remarquable intervention du Pr. Bernard Devauchelle, auteur de la première greffe du visage, une première mondiale.

Le Pr Maurice Bazot, chargé de l'organisation et de la modération des sessions trois et quatre, « *Souffrance et psychologie du soldat et de l'ancien combattant* » et « *Expertise et réparation* » avait sollicité en particulier l'intervention de ses brillants successeurs agrégés du Val-de-Grâce, M.D Colas, H. Boisseaux, P ; Clervoy, F. de Montleau.

Projeté lors du colloque, le film « Gueules Cassées, un nouveau visage » est accessible sur internet (You tube). Après un intéressant rappel historique, il évoque les missions et les réalisations actuelles de l'UBFT et de la Fondation.

« Prêtres et Religieux dans la Grande Guerre »

Organisé par DRAC (Droits du Religieux Ancien Combattant), un colloque s'est tenu le 15 novembre dernier à Paris sur le thème « Prêtres et Religieux dans la Grande Guerre », sous la présidence de Mgr Luc Ravel, Evêque aux armées françaises. Il a rassemblé 200 participants. Les différents intervenants ont notamment mis en lumière le rôle des aumôniers catholiques en 1914-1918, des prêtres et religieux, parmi lesquels plus de 9000 étaient revenus de l'exil imposé par les lois anti congréganistes des années d'avant-guerre pour être mobilisés et servir au titre du service auxiliaire le plus souvent dans le Service de santé en tant qu'infirmiers ou brancardiers. Un hommage particulier fut rendu au Père Daniel Brottier, aumônier volontaire à la 26^e Division d'infanterie présent dans tous les combats de cette formation de 1914 à la fin de la guerre, titulaire de cinq citations, ainsi qu'à un as de l'aviation, le Père Léon Bourjade, qui comptait à l'issue de la guerre 67 combats aériens et 28 victoires homologuées.

Jean-Pierre Capel

Dans le cadre de la commémoration de la Grande

Écho des expositions

Guerre, l'exposition

Une Armée qui soigne.
Le Service de Santé des Armées pendant la Grande Guerre qui se tient au Musée du Service de santé des armées (1^{er} octobre 2014-4 octobre 2015), rend hommage aux médecins, aux infirmiers, aux brancardiers qui sont partis au front pour soigner les nombreux blessés de ce conflit ; certains d'entre eux y ont laissé leur vie.

Citons deux autres expositions sur ce thème.

L'Université Montpellier 1 a organisé une exposition **14/18, Médecine au champ d'honneur** (12 septembre-12 novembre 2014).

Dans les salles voûtées de la prestigieuse Faculté de Médecine de Montpellier jouxtant la Cathédrale Saint-Pierre, sont présentés des parcours de médecins, des documents d'archives et des objets de la Faculté de médecine et de collections particulières.



QuickTime™ et un décompresseur sont requis pour visionner cette image.

La première salle *Destins brisés*, rend hommage par des témoignages, des lettres, des photos, aux cinquante-huit hommes – médecins, étudiants, garçons de laboratoire – qui ont donné leur vie en faisant leur devoir. Parmi tous ces noms, j'ai retenu en particulier celui des deux frères Néollier, Albert, étudiant de 3^e année, brancardier et Paul, médecin auxiliaire, du 2^e Régiment du Génie. Tous deux ont été blessés mortellement le 22 septembre 1914 auprès de Perthes-les Hurlus, en soignant un sapeur blessé. Une autre salle évoque l'activité de la Faculté durant la guerre, avec la rentrée 1914 des étudiants : « *Il ne faut pas que la vie nationale s'arrête* », « *les universités ne manqueront à aucun de leurs devoirs envers la patrie* » (extraits des propos du Ministre cités par le Recteur). Dès 1915, la Faculté dresse, parmi ses étudiants et ses anciens élèves, la liste des victimes de la guerre, en vue de la constitution d'un livre d'or et d'un mémorial. Les autres salles sont consacrées à l'adaptation du Service de santé des armées aux conditions du conflit, contribuant ainsi à faire évoluer les techniques de soins. Parmi les avancées médicales, les professeurs Émile Jeanbrau et Emmanuel Hédon sont à l'honneur avec les premières transfusions sur sang citraté à partir de mai 1917. Le professeur Jeanbrau développa une soufflerie servant alternativement au prélèvement et à la transfusion de sang. Enfin, un vaste plan de la ville de Montpellier montre les hôpitaux recevant les blessés et les malades du front, soit plus de 5 000 lits actifs durant toute la guerre.

Les archives départementales de la Corrèze présentent une exposition itinérante

**Hôpitaux et Blessés de Guerre 14-18.
Du Front vers la Corrèze,**



dans six villes du département dont Tulle et Brive (15 octobre 2014-22 mai 2015). Le catalogue de l'exposition (95p.), richement illustré et documenté, permet de se rendre compte de l'importance de cette manifestation qui présente un aspect méconnu de la Grande Guerre : l'action du Service de santé militaire dans la zone de l'Intérieur (François Olier). L'exposition relate avec une grande précision la chaîne des évacuations sanitaires depuis le champ de bataille jusqu'aux structures de soins de l'arrière. Si la Corrèze est loin du front, 29 communes ont accueilli près de 40 hôpitaux temporaires, soit plus de 3 000 lits. La plupart sont des formations sanitaires liées à la charité comme le Monastère

cistercien d'Aubazine (Hôpital Auxiliaire n°13) ou la Chartreuse du Glandier à Beyssac qui héberge un hôpital militaire belge. Des hommes d'exception sont à l'honneur. Le docteur Alfred Parrical de Chamard, né en 1850, engagé volontaire en 1870, est chirurgien en chef de l'hôpital de Tulle en 1914. Sous sa houlette, il accueillera de nombreux réfugiés du Nord et des évacués de l'hôpital de Soissons.

L'exposition réserve une place importante au soutien aux blessés. La Croix-Rouge et les nombreuses Œuvres de guerre prêtent leurs concours pour améliorer leur sort et leur prise en charge durant la période de soins et de convalescence. Enfin les organisateurs de l'exposition posent le défi de la réintégration sociale, affective et professionnelle de ces soldats réformés et mutilés de guerre. Des cours de réadaptation sont dispensés par la Manufacture d'armes de Tulle à partir de 1917. Dans ce département agricole, des établissements spécialisés (École de rééducation d'Ussel, École de rééducation des mutilés de Neuvic, École de rééducation agricole de Lignerac...) tentent de faciliter le retour à la terre ou dans les ateliers. Avec l'aide et les connaissances du Major François Olier, la liste des « hôpitaux militaires » actifs en Corrèze entre 1914 et 1918 fait l'objet d'une importante annexe du catalogue. Dans les remerciements, on relève l'équipe de conservation du Musée du Service de santé des armées dirigée par la capitaine Xavier Tabbagh.

Olivier Farret

Palais de Compiègne

De l'hôpital au Grand Quartier Général. Le palais de Compiègne dans la Grande Guerre, 1914-1917

Du 09 novembre 2014 au 09 février 2015

Le palais de Compiègne, situé pendant quatre ans aux avant-postes de la Grande Guerre, en fut un témoin privilégié : d'abord transformé en hôpital militaire de 1914 à 1917, il accueillit ensuite le Grand-Quartier Général de 1917 à 1918. Deux expositions, en 2014 et 2017, destinées à retracer les heures sombres et glorieuses de son histoire, sont prévues. La première section rappellera le contexte international du conflit depuis 1870 jusqu'à la déclaration de guerre. On évoquera ensuite les premiers mois décisifs du conflit, qui affectèrent profondément notre région, les soldats ainsi que les populations civiles, avec le passage de la guerre de mouvement à la guerre de position (août-octobre 1914). La troisième et dernière partie prendra en compte le soldat, blessé et malade, depuis la ligne de front jusqu'à l'arrière, où il se trouve pris en charge dans les hôpitaux de campagne. Elle insistera sur le rôle de Compiègne comme base de santé, avec en particulier la transformation du palais en hôpital temporaire (octobre 1914-avril 1917), jusqu'à l'installation du Grand-Quartier Général. À travers de nombreux documents issus des collections du palais, du musée franco-américain de Blérancourt et de prêts d'autres institutions, elle abordera ces trois premières années de guerre.

Site à consulter : www.musees-palaisdecompiègne.fr



Présenté au Musée
Ambulance 13 : Tomes 1, 2, 3, 4, 5.
 Patrick Cothias, Patrice Ordas, Alain Mounier.
 Montreuil sous Bois : Bamboo éd. Coll. Grand angle.

Alexandre Borodine (1833-1887)

Médecin militaire, Chimiste et "Musicien du dimanche"

Alexandre Borodine est né à Saint-Pétersbourg le 12 novembre 1833. Il était le fils naturel du prince caucasien Lucas Guedianov qui le fit reconnaître par un de ses serfs qui s'appelait Porfiri Borodine. Il fut élevé par sa mère, une Russe, Avdotia Antonova, mais le prince veilla toujours à ce qu'elle ne manque de rien pour que son fils ait une vie confortable et une bonne éducation. Il la fit épouser un vieux médecin allemand du nom de Kleinecke et le jeune Borodine ne sembla jamais marqué psychologiquement par sa bâtardise. Dès son enfance, le jeune Borodine est tenaillé par deux passions, la chimie et la musique, déclanchant par ses expériences des débuts d'incendie provoquant des odeurs désagréables, en même temps qu'il apprend à jouer du piano avec sa mère. Il apprend le français, l'anglais, l'allemand et reçoit des leçons de flûte, de violoncelle et de hautbois de la part de pédagogues de fortune. Il apprend surtout en autodidacte, déchiffre des transcriptions des symphonies de Haydn et de Beethoven et, dès l'âge de treize ans, compose un petit concerto pour flûte et piano, un trio à cordes et même une polka ! Il fréquente assidûment des salons de mélomanes où il rencontre le compositeur Alexandre Serov et complète ainsi ses connaissances musicales. Toutefois, ses parents décident de lui faire étudier la médecine et en 1850, à l'âge de dix-sept ans, il entre à l'Institut médico-chirurgical et, tout en faisant ses études, il continue à composer, deux trios à cordes, un quatuor pour flûte, hautbois, violon et violoncelle, un quintette pour cordes et quatre mélodies. Diplômé en 1856, il est affecté comme interne à un hôpital de l'armée de terre, où il fera la connaissance, un soir de garde, d'un jeune officier nommé Modeste Moussorgski !

Malheureusement son naturel extrêmement sensible faisait qu'il s'évanouissait chaque fois qu'il voyait un blessé. Il finira par démissionner et se tournera vers la chimie en obtenant d'abord un poste de préparateur puis une chaire de professeur de chimie en 1864. Entre temps, en 1861, il avait fait la rencontre d'une pianiste amateur brillante qu'il épouse en 1863. C'est l'époque de sa rencontre avec Balakirev, fondateur de Groupe des Cinq qu'il rejoindra dès 1862 et composera sa première symphonie entre 1862 et 1867, qui obtiendra un énorme succès en 1869. Il s'était installé avec son épouse dans un appartement de fonction de l'Académie médico-chirurgicale, dans lequel il recevait de façon généreuse, sympathique et amicale, des parents, pauvres ou de passage, des amis en détresse ou malades, voire des aliénés qu'il soignait et même des chats errants ! Et cela ne l'empêchait pas de composer ou de s'occuper de ses cornues. Dès lors, sa vie se partage entre la chimie, la musique et la philanthropie, se livrant à une activité épuisante, ce qui explique peut-être le caractère restreint de sa production musicale. Il ne composait qu'en hiver, lorsqu'il était trop épuisé pour enseigner et se

considérerait donc comme un "musicien du dimanche" selon sa propre expression. Dans les années 1867 à 1869, il composa une farce musicale, sorte d'opéra parodique. Les Preux et quelques mélodies, ainsi que des études, des préludes et des sonates pour piano. Il commencera à composer en 1869 son œuvre maîtresse, l'opéra Le Prince Igor mais cette œuvre de structure italienne, découpée en airs, duos, récitatifs, etc. restera inachevée à sa mort et sera terminée par Rimski-Korsakov et son élève Glazounov, pour être créée seulement le 23 octobre 1890. Les fameuses Danses polovtsiennes sont extraites de cet opéra qui fait encore aujourd'hui figure d'opéra national en Russie. Il ne saurait être question ici de raconter le synopsis de l'opéra, mais son audition procure un immense plaisir. Sa deuxième Symphonie fut écrite entre 1869 et 1876 et sa troisième restera inachevée et sera achevée par Glazounov. Quant à son très beau tableau symphonique Dans les steppes de l'Asie centrale, dédié à Franz Liszt qu'il rencontra en 1877, il date de 1880. Il y démontre une maîtrise du contrepoint inimitable en utilisant des mélodies russes et des rythmes très souples pour évoquer le voyage d'une caravane à travers les steppes.

Dans le même temps, il fut un savant de renom, invité à des congrès, il publia plusieurs articles sur la transformation des corps azotés et la solidification des aldéhydes. Il créa en 1872 une école de médecine pour les femmes, ce qui était remarquable pour l'époque et y consacra beaucoup de ses forces restantes. Il souffrait en effet de problèmes cardiaques et attrapa le choléra. Il fut profondément affecté en 1881 par la mort de Moussorgski. Ses dernières œuvres seront, entre 1884 et 1885, après avoir obtenu beaucoup de succès en France et en Belgique, une mélodie satirique L'orgueil d'après un texte de Tolstoï, une petite suite pour le piano, pour lequel il n'aura pas beaucoup composé et un scherzo. Le 15 février 1887, Borodine organise avec ses élèves de l'Académie un bal costumé. Au milieu d'une conversation, il s'écroule brutalement, foudroyé en quelques instants par un accident vasculaire cérébral par rupture d'anévrisme. Son épouse ne lui survécut que quatre mois et mourut en juin. Dans le mince catalogue d'œuvres musicales de Borodine, il n'existe rien de faible. Ses qualités professionnelles étaient remarquées et sa musique se caractérise par sa vigueur, l'ampleur du souffle, sa fraîcheur, sa netteté dans la description et le qualificatif d'"épique" lui convient parfaitement. S'inspirant du folklore russe et d'harmonies orientales, Alexandre Borodine a su concrétiser l'expression nationale et même européenne comme un maître de l'épopée qu'il était. Il fut un touche-à-tout d'envergure.

Hubert Bourgeois

Musique en l'église du Val-de-Grâce

Sous le haut patronage du ministre de la Défense

Avec l'aide de la Direction centrale du Service de santé des armées, de l'École du Val-de-Grâce, de la direction de la mémoire, du patrimoine et des archives du ministère de la Défense, des Éditions Le Chant du Monde, et la participation du Musée du Service de santé et de l'Aumônerie catholique de l'hôpital du Val-de-Grâce.

Musique au Val-de-Grâce, Comité d'honneur :

Madame Irina Chostakovitch, Monsieur le Médecin général inspecteur Maurice Bazot, président des Amis du Musée du Service de santé des armées, Monsieur le cardinal Gianfranco Ravasi, président du Conseil pontifical de la culture.

Concerts du samedi soir

Samedi 3 janvier 2015 - 18h30

"Il est minuit, docteur Schweitzer"

Cinquantième anniversaire de la mort d'Albert Schweitzer, né Allemand, devenu Français, puis citoyen du monde

Œuvres à préciser...

Avec Hervé Désarbre, orgue • Ensemble vocal Chapelle-Musique du Val-de-Grâce, Étienne Ferchaud, direction.

Samedi 31 janvier 2015 - 18h30

"Lou Grihoun"

Mort de Jean-Henri Fabre, entomologiste, naturaliste, en 1915

Œuvres à préciser...

Avec Bruno Schweyer, piano • Solistes de La Chapelle-Musique du Val-de-Grâce.

Samedi 28 février 2015 - 18h30

"Flûtes et broquelets"

Mort de Dom Pérignon, "père du champagne", en 1715

Œuvres à préciser...

Avec Hervé Désarbre, orgue • Ensemble vocal La Chapelle-Musique du Val-de-Grâce, Étienne Ferchaud, direction.

Samedi 4 avril 2015 - 18h30

"Nada te turbe"

Des ténèbres à la Résurrection, autour des 500 ans de la naissance de sainte Thérèse d'Avila

Œuvres à préciser...

Avec Hervé Désarbre, orgue • Ensemble vocal La Chapelle-Musique du Val-de-Grâce, Étienne Ferchaud, direction.

Samedi 2 mai 2015 - 18h30

"Fiat Lux"

2015, Année de la Lumière

Organisation des Nations-Unies, Année internationale de la Lumière et des Techniques utilisant la Lumière

Œuvres à préciser...

Avec Hervé Désarbre, orgue • Ensemble vocal La Chapelle-Musique du Val-de-Grâce, Étienne Ferchaud, direction

Samedi 6 juin 2015 - 18h30

"De Matrimonio et Socolatae Potione "

Quatre-cents ans du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, à l'occasion duquel le chocolat fut introduit en France

Œuvres à préciser...

Avec les Musiciens de la Chambre de la Reine • Ensemble vocal La Chapelle-Musique du Val-de-Grâce, Étienne Ferchaud, direction.

XXII^e saison d'orgue

Dimanche 4 Janvier - 17h30

Duo saxophone et orgue

Pierre-Marie Bonafos & Alexandra Bruet

Dimanche 1er Février - 17h30

Orgue

Jean-Luc Perrot, organiste de Notre-Dame, Saint-Étienne, et de Souvigny

Dimanche 1er Mars - 17h30

Orgue

Les organistes des tribunes militaires de Paris : Val-de-Grâce, Invalides, École militaire.

À l'occasion des dix ans du titre d'organiste de la Défense

Dimanche 5 Avril - 17h30

Duo piano & orgue

Imma Santacreu & Yannick Merlin

Dimanche 3 Mai - 17h30

Orgue à quatre mains

Enrico Presti (Italie) & Marju Riisikamp (Estonie)

Dimanche 7 Juin - 17h30

Orgue

Schola Cantorum, lauréats des classes d'orgue.

Ces programmes sont donnés à titre indicatif et sont donc susceptibles de modifications

Entrée libre. Ouverture des portes à 18h, église chauffée en hiver.

1 place Alphonse Laveran 75005 Paris.

RER Port-Royal ou Luxembourg Bus : 27, 83, 91



Notre Assemblée générale Vos candidatures

La date de l'assemblée générale de l'AAMSSA est fixée au mercredi 18 mars 2015, 14 heures 30.

Comme de coutume, au cours de cette assemblée, il sera procédé à l'élection d'une partie du conseil d'administration.

Cette année Quatre postes de conseillers sont à pourvoir. Le conseil d'administration vous invite à le rejoindre et à faire connaître votre candidature rapidement.

Candidature à envoyer à
Monsieur le Président AAMSSA
1 Place Laveran. 75005 PARIS

Cotisation

Vous qui n'avez pas encore réglé votre cotisation 2014 (27 €) pensez à le faire avant l'assemblée générale.

Chèque à l'ordre de l'AAMSSA.

Sur l'étiquette de votre enveloppe courrier se trouve la date de votre dernier versement.

Merci d'avance pour votre collaboration, votre soutien et votre fidélité.

Armand Maillard

Prochains colloques

« Une armée qui soigne » Le service de santé aux armées dans la Grande Guerre

4 et 5 février 2015

École du Val-de-Grâce. 1 place Alphonse Laveran 75005 Paris. Amphithéâtre Rouvillois

Colloque organisé par l'AAMSSA sous la haute autorité du Directeur central du Service de santé des armées.

Journée commémorative de la Grande Guerre au Val-de-Grâce

Val-de-Grâce 23 septembre 2015

Journée parrainée par les académies nationale de pharmacie et de médecine, l'IHEDN et l'AACHEAR.

Avant Programme

PhC Dorandeu Professeur agrégé du Val-de-Grâce, Conseiller technique du Directeur central du service de santé des armées pour les questions de défense médicale contre les armes chimiques.

Chef de département, Département de Toxicologie et risques chimiques

IRBA. BP73. 91 223 Brétigny-sur-Orge

Tel. 01 78 65 13 69 / secrétariat 01 78 65 13 71. PNIA 821 914 13 69 / secrétariat 821 914 13 71.

Pensez à vos cadeaux en vente au secrétariat de l'AAMSSA	Coût en €	
	Public	Membres
"Le Val-de-Grâce, deux siècles de Médecine Militaire" (Hervas Éd.1993)...	20	15
"Le Val-de-Grâce, enseignement et culture".....	35	30
"Le Val-de-Grâce ...": Livre 1+2.....	50	45
Coupelle (Bicentenaire de l'hôpital).....	18	14
Médaille (Bicentenaire de l'hôpital).....	15	12
Lot de 5 cartes postales "Aquarelles" (U. Wagner).....	2	2
Lot de 5 cartes postales "photographies".....	1	1
.....	8	8
Lot de 5 reproductions de gravures (format A4).....	10	10
Le Val-de-Grâce (aquarelle de Bouchard) (format A3).....	6	6
Le Val-de-Grâce (aquarelle de Bouchard) (format A4).....	2,50	2,50
Carte du Vœux Val-de-Grâce (aquarelle de Bouchard) unité.....	10	10
Carte du Vœux Val-de-Grâce (aquarelle de Bouchard) par cinq.....		
Participation aux frais de port :		
Livre par unité.....	6	6
Médaille et Coupelle en colissimo.....	5	5

